

LES LIVRES ET LES MANUSCRITS, (*)

AVANT L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE.

Que le lecteur se rassure : notre intention n'est pas, dans un recueil tel que celui-ci, de *dissserter* sur la *paléographie* et la *diplomatique*, ces deux sciences monastiques aujourd'hui si méprisées. Nous nous proposons seulement de résumer en quelques pages, pour les gens du monde, pour la jeunesse hélas ! si peu capable d'application, la double histoire des manuscrits et des livres, des variations de l'écriture à travers le cours des siècles. *Instruire sans fatiguer*, voilà notre idéal.

I.

Point de nation civilisée où la parole, qui vole et fuit, n'ait été en quelque sorte *immobilisée* sur une substance solide au moyen de lettres combinées.

Les Egyptiens, les Mexicains, les Chinois suppléent *par la peinture*, à l'absence de l'écriture proprement dite. Mais c'est là un procédé relativement barbare, un procédé qui entrave les forces de la pensée et le progrès civilisateur, qui fixe la langue en la *pétrifiant*.

Le grand moteur de tout perfectionnement c'est *l'alphabet*.

Les plus antiques vestiges qui nous restent de l'écriture attestent qu'elle fut d'abord confiée à des matériaux solides, au fer, au marbre, à l'airain.

La plupart des lois, des décrets promulgués par les nations de l'antiquité, se perpétuaient de cette façon.

Plus de trois mille tables d'airain furent détruites par le grand incendie qui détruisit le Capitole sous Vespasien.

Quand Voltaire tournait en ridicule le verset du Pentateuque où se trouve l'ordre de graver les paroles de la loi sur la pierre, il faisait preuve ou d'une grande légèreté ou de peu de bonne foi.

Les rochers de l'Inde, les cavernes du Danemark sont couverts de caractères sanscrits et d'inscriptions runiques.

On employait aussi le bois à cet usage dans les temples les plus anciens.

Les Romains se servaient de petits morceaux de bois, débités en plaques très-minces, qu'ils employèrent d'abord sans préparation, mais sur lesquelles ils étendirent, plus tard, une couche de cire. Ils connaissaient aussi les

(*) Cet article récent d'une Revue parisienne, vient fort à propos compléter ceux que nous avons publiés sur les bibliothèques anciennes et modernes, et c'est la raison qui nous porte à le publier.

tablettes d'ivoire, qu'ils disposaient en feuilles, comme les modernes, et sur lesquelles ils écrivaient avec des crayons de plomb.

Les jeunes filles de notre temps, lorsqu'elles inscrivent, au bal, les noms de leurs danseurs sur de petits *carnets* semblables, ne se doutent guère qu'elles sont les héritières d'un usage de Rome antique.

On disposait de même de minces lames de plomb sur lesquelles on traçait des caractères avec un poinçon de métal. Le savant bénédictin français, le Père de Montfaucon, a vu l'un de ces petits livrets composé de papier de plomb (*charta plumbea*); il avait huit feuillets : six étaient employés à écrire ; le premier et le dernier servaient de couverture.

De tous ces matériaux, aucun ne remonte à une plus haute antiquité que la *peau de chèvre* ou *de veau* que l'on tannait de manière à la rendre douce et flexible. Teinte en rouge ou en jaune, on en formait un rouleau (*Volvendum*) en attachant bout à bout un assez grand nombre de peaux pour renfermer la matière d'un volume.

Les Orientaux et surtout les Hébreux pratiquèrent ce mode d'écriture qu'Hérodote attribue aux Ioniens, Diodore de Sicile aux Persans et l'Exode aux Israélites.

Le voyageur Buchanan recueillit chez les nègres du Malabar le plus curieux de tous les manuscrits du Pentateuque. Cet exemplaire, connu des savants sous le nom de *Malabarique* , est aujourd'hui déposé dans la Bibliothèque de Cambridge ; il se composait originairement d'un rouleau d'une longueur de 90 pieds anglais.

Il existe à Vienne un manuscrit mexicain couvert d'hiéroglyphes jusqu'ici inexpliqués. Ce fut Fernand Cortès qui l'envoya à l'empereur Charles Quint. Il est tracé sur peau de chevreau et recouvert d'un enduit blanchâtre.

Vient ensuite le *parchemin* , nommé *pergamen* par les Romains parce que Pergame était le centre de ce commerce.

L'usage du parchemin n'est pas tout à fait abandonné par les modernes. Les historiens grecs en rapportent l'emploi à une époque très-reculée.

La plupart des manuscrits antérieurs au VI^e siècle sont sur parchemin et sur velin. Les Romains recherchaient le parchemin le plus mince ; ils le teignaient en pourpre, en bleu foncé, en violet.

Les titres en encre rouge s'employaient dans les œuvres de luxe.

S'est-on jamais servi de peau de poisson préparées, comme le prétend Dom Montfaucon ? L'assertion a paru douteuse. Quant aux feuilles d'arbre, leur usage est incontestable.

On employait surtout l'écorce intérieure de certains arbres (*liber, βιβλος,*) du tilleul tout spécialement.

Ces matériaux étant fragiles, on leur préférait le parchemin ou le velin, ou des tablettes de bois enduites de cire colorée.

Aussi les écrits des anciens sont-ils remplis d'allusions à ces tablettes

sur lesquelles un *stylet* de fer ou d'airain traçait des caractères en creux. L'une des extrémités de ce *stylet* (*graphius*) était aplatie de manière à détruire le sillon qu'on venait de creuser avec la pointe. Telle est l'origine du mot moderne *style* et celle du mot *effacer*. Le style des anciens était une arme de défense comme le *stylet* de certains peuples méridionaux : lorsque les meutriers de César l'entourèrent pour le frapper, il avait ses tablettes à la main. Pour se défendre il se servit de son *stylet* d'airain dont il perça le bras de Cassius.

Un jour les élèves d'un rhéteur nommé *Cassianus* dont les doctrines leur semblaient dangereuses, l'assassinèrent à coup de *stylet*.

Dans Plaute, un écolier jette une tablette de bois à la tête de son précepteur et le met en fuite.

Enfin, il vint une époque où l'on fut obligé d'interdire aux avocats plaidants d'apporter au tribunal leur *stylet*. Dans la véhémence de leurs débats, cette arme venait en aide à ceux dont l'éloquence faiblissait.

L'usage du papier fit abandonner celui du *stylet*.

A l'époque où écrivait Isidore de Séville qui mourut en 636, les plumes d'oie, de cygne ou d'autres oiseaux commençaient à être employées. "Le bec d'une plume, dit ce grave personnage, se fait en taillant en pointe cette plume arrachée à l'aile d'un oiseau et en divisant la dite pointe en deux parties."

La vente du papyrus, dont on fit, durant des siècles, un si grand commerce dans le bassin de la Méditerranée, fut introduite par les Egyptiens chez les Grecs et dans l'Empire romain. Cette production possède de si nombreuses propriétés qu'on a pu dire, sans trop d'exagération, que, seule, elle pourrait suffire à la richesse d'un peuple. En effet, avec la partie inférieure de la tige de cette plante aquatique, les anciens faisaient des vases, des coupes, des ustensiles de ménage. La partie supérieure formait la carène des barques ; l'on tissait, l'on tressait la partie fibreuse, qui se changeait en nattes, en paniers, en corde, en toile, en mèches de lampes, etc., etc. ; enfin, on se nourrissait de la pulpe intérieure de la plante.

De la tige, haute de dix coudées, on enlevait des feuilles minces, qu'on plaçait transversalement sur une table, de manière à former, par la cohérence, une espèce de tissu.

Pour obtenir ce résultat, on employait l'eau du Nil qui, mêlée de limon, formait une sorte de gluten qui remplissait tous les interstices.

Les bandes de papier, ainsi humectées, étaient soumises à une forte pression et ne formaient plus, après cela, qu'une masse agglutinée. On coupait ensuite le papyrus auquel on donnait diverses longueurs. Le plus grand papyrus s'appelait *papyrus impérial*, le moyen, *papyrus de Livie*, et le plus petit de tous, *papyrus sacerdotal*.

Pline prétend que les Egyptiens connaissaient ce procédé trois siècles avant le règne d'Alexandre le Grand. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il

se prolongea jusqu'au VIIe siècle où le parchemin le remplaça presque entièrement.

On s'accorde à considérer comme une invention orientale le papier de coton qui remonte au VIIIe ou au IXe siècle, mais dont on n'a commencé qu'au dixième à faire usage dans l'Europe occidentale.

La connaissance de ces divers procédés est nécessaire, on le conçoit, pour établir l'authenticité des manuscrits.

La nature de l'encre et sa couleur doivent entrer aussi en ligne de compte. On employait des substances très-diverses pour se procurer des encres de toutes les couleurs. La suie, l'ivoire brûlé, le mercure, l'argent, l'or, les pierres, les pyrites servaient à cet usage. L'encaustique sacrée était une encre pourpre dont les empereurs se servaient.

Il existe un exemplaire des *quatre Evangiles*, écrit en lettres d'or sur parchemin pourpre.

Tous les trente ou quarante ans, la forme des caractères employés soit dans l'écriture, soit dans l'impression, changeait assez régulièrement. De là, une nouvelle et facile induction propre à déterminer l'âge des manuscrits.

Depuis le second siècle jusqu'au quinzième, il ne manque pas de médailles, de monnaies, de statues, de monuments de toutes sortes avec des inscriptions : il est facile de les comparer aux manuscrits et de fixer ainsi l'âge de ces derniers.

Avant le milieu du IVe siècle, on employait rarement les petits caractères ou *minuscules*. L'usage en fut adopté vers la fin du VIIe siècle, devint beaucoup plus général au IXe et remplaça entièrement, au Xe, les lettres *capitales* et *onciales*. Les plus anciens manuscrits sont donc, comme les inscriptions monumentales, en grandes capitales ou majuscules. On les retrouve aux époques les plus éloignées et jusqu'à la fin du Ve siècle.

Les lettres capitales *carrées*, qui se rencontrent souvent dans les inscriptions monumentales, caractérisent particulièrement les cachets et les sceaux jusqu'au onzième et douzième siècle.

Au XIIIe siècle on préféra les lettres capitales rondes.

Un manuscrit en lettres onciales est donc antérieur au XIe siècle, et, sans ornements, il remonte à une antiquité bien reculée.

Dans le cours des VIIIe et IXe siècles, les copistes adoptèrent les abréviations employées par les secrétaires et tachygraphes romains. Aussi, depuis cette époque, les manuscrits sont-ils pleins d'abréviations que les premiers imprimeurs reproduisirent en partie.

On peut aussi tirer les plus utiles inductions des miniatures dont on avait coutume d'orner les ouvrages précieux. Les artistes chargés de cette espèce d'ornements se servaient du *minium* ou couleur rouge, d'où leur nom de *miniatores* ou *illuminatores* (1.)

(1) Enlumineurs.

Il existe d'admirables monuments de cet art qui nous a conservé, vivantes en quelque sorte, les mœurs et les coutumes du moyen âge.

De toutes les espèces de manuscrits les plus curieux sont les manuscrits *doubles* ou *palimpsestes*. Ce sont de vieux manuscrits à lignes effacées et qui ont été remplacées par le texte d'une nouvelle écriture, à une époque où le parchemin coûtait très-cher. Possesseurs d'un grand nombre de ces parchemins, les moines, moins soucieux des œuvres de l'antiquité classique que de celles des écrivains chrétiens, grattaient quelquefois ou couvraient d'un enduit, des fragments de Platon, de Cicéron ou de Tite-Live, et, après cette opération, ils écrivaient sur ce *parchemin mis à neuf*.

Cependant, la première écriture, grâce aux propriétés de l'encre caustique employée par les anciens, ne disparaissait pas tout entière, et l'on est parvenu, de nos jours, à reconquérir ces débris des vieux âges. C'est un illustre cardinal, Angelo Maïo, qui a retrouvé ces précieux restes de l'antiquité. On lui doit la découverte des *Institutes* de Gaius, d'un livre de la *République* de Cicéron et de curieux fragments de la Bible d'Ulphilas.

De précieux manuscrits sont aussi sortis des ruines d'Herculanum et de Pompeïa : le premier siècle de l'ère chrétienne a surgi tout à coup, avec ses instruments, son style, ses mœurs et la forme même de ses lettres.

Chaque caractère de l'alphabet se trouve avoir, de la sorte, une date dont personne ne peut douter.

Une foule de copistes, nommés calligraphes, s'occupaient alors de la transcription des manuscrits.

Quinze pages in-folio du grand ouvrage de Montfaucon sont consacrées au catalogue de ces calligraphes. Les progrès de la religion chrétienne donnèrent de la considération à la profession de copiste : la transcription occupa les plus nobles loisirs. Dans les III^e et IV^e siècles, les monastères se multiplièrent et les moines s'emparèrent du monopole de l'art calligraphique.

La copie bien faite d'un manuscrit se payait très-cher. Les manuscrits de la Bibliothèque d'Heidelberg donnés au pape Grégoire XV par Maximilien, duc de Bavière, furent estimés, dit-on, 80,000 couronnes !

La transcription d'un manuscrit était considérée non-seulement comme un travail utile, mais comme une bonne œuvre religieuse. Aussi rien de moins rare que de voir le copiste terminer son travail par les lignes suivantes : " J'ai fait cette copie pour le salut de mon âme. Que tous ceux qui lisent et comprennent prient pour l'écrivain et lui obtiennent le bonheur en ce monde et dans l'autre ! "

Il faut donc se garder d'accepter pour vrai, l'assertion de Voltaire soutenant que le genre humain a croupi dans la barbarie pendant des siècles entiers. Non ; la chaîne de la transmission intellectuelle n'a jamais été interrompue. Il n'y a point eu, comme on l'a prétendu, des siècles de ténèbres et de barbarie complètes : les débris de l'antiquité savante avaient

été pieusement recueillis dans les couvents. Les Boèce, les Sulpice-Sévère, les Salvien, les Vincent de Lérins, les Bède, les Raban Maur, et, plus tard, les Lanfranc, les Anselme, les Roger Bacon, les saint Thomas d'Aquin, les saint Bernard ne furent point des barbares ; le grand Mabillon, ne l'oublions pas, a nommé siècle d'or le huitième siècle, *aureum vere sæculum* !

Le caractère religieux et presque sacré qu'on attachait à l'art de la transcription, le grand nombre de points sur lesquels les manuscrits étaient disséminés, et qui, en les éparpillant, les conservait ; le respect des conquérants eux-mêmes pour les monastères et leurs habitants, tout concourait à garantir et à favoriser la transmission des œuvres de l'intelligence humaine. Montfaucon cite plus de cinquante de ces sanctuaires de la science dans la seule Calabre et aux portes de Naples. L'arche sainte flottait sur les eaux.

Disons donc, pour conclure, que toutes les créations de l'esprit portent leur date et qu'il s'agit seulement de la trouver.

Aux preuves littéraires et intellectuelles se joignent les preuves matérielles.

Rassemblez toutes les preuves relatives à la copie des manuscrits, à la forme des lettres, aux instruments et aux substances dont on faisait usage, et vous verrez se combler l'abîme qui sépare la civilisation moderne de la civilisation antique !

Phénomène singulier ! plus nous nous avançons vers l'avenir, et plus, au lieu de nous éloigner de l'antiquité, nous semblons nous rapprocher d'elle. Les années, loin de faire disparaître les antiques monuments du passé, les relèvent et les reconstruisent pour ainsi dire.

Encore quelques années, et l'histoire du vieil Orient n'aura plus de mystères pour nous !

Docteur NEILÉRIA.